

Cinq bonnes raisons d'explorer le coffret “More Blood More Tracks” de Bob Dylan

•  François Gorin

Une gestation rapide mais douloureuse, un accueil mitigé à sa sortie début 1975, un statut légendaire aujourd’hui : “Blood On The Tracks” joue un rôle central dans la discographie de Bob Dylan. Un coffret de 6 CD permet aujourd’hui d’en recoller tous les morceaux.

La sortie du quatorzième volume de la *Bootleg Series* exhumant les archives dylaniennes permet de se plonger dans les arcanes d’un de ses albums les plus légendaires : *Blood On The Tracks*, sorti en janvier 1975. Bob Dylan livrait alors une dizaine de chansons brûlantes, dont plusieurs manifestement inspirées par sa rupture avec Sara Lownds, épousée neuf ans plus tôt. L’écriture y est mature – spontanée ou complexe –, l’interprétation vibrante. Fidèle à son habitude, Dylan passa peu de temps en studio, mais les multiples versions de certains morceaux témoignent à la fois d’un tâtonnement musical et d’une vulnérabilité émotionnelle qui font de ce coffret un document précieux. Voici cinq bonnes raisons de l’explorer.

1. C’est l’un des meilleurs albums de Dylan

A la sortie de *Blood On The Tracks*, les critiques étaient loin d’être unanimes. Jon Landau dans *Rolling Stone* et Nick Kent dans le *NME*, pour ne citer qu’eux, prirent la chose avec des pincettes. Il est vrai qu’à l’époque, le rock était plutôt une affaire de spécialistes et même un chanteur-auteur de la stature de

Bob Dylan n'était pas à l'abri de se faire flinguer au moindre faux pas. D'autres furent plus élogieux, soulignant ce qui parut ensuite évident avec le recul : on n'avait pas senti Dylan investi dans ce qu'il chante depuis un bail. Après des années mitigées, c'était un retour en forme, annoncé en 1974 par une tournée revigorante avec ses acolytes du Band, dont témoigne le double live *Before The Flood*. C'est une photo de scène qui fut choisie pour la pochette de *Blood On The Tracks* mais son traitement impressionniste la fait ressembler à un portrait de musicien classique et de fait, à 33 ans, Dylan signait là une œuvre construite, cohérente, imposant de nouveau un caractère, au-delà des circonstances fiévreuses de sa création.

2. Dylan se livre comme rarement

Sauf rare exception, personne ne raconte sa vie dans ses disques, pas plus Bob Dylan qu'un autre. Mais des bouts d'autobiographie percent manifestement dans certaines chansons de *Blood On The Tracks*. Ce que l'auteur, sachant bien que sa rupture avec Sara était de notoriété publique, n'a jamais cessé de nier. Cependant, en avril 1975, trois mois après la sortie du disque, il confiait : « *Beaucoup de gens me disent qu'ils ont pris plaisir à écouter cet album. J'ai du mal à le comprendre. Comment prendre plaisir à ce genre de souffrance ?* » Le sang sur les pistes était donc un peu le sien. Mais traité comme la couleur d'un peintre : en taches violentes ici, dilué là dans le flou du souvenir ou détourné dans un récit picaresque. Il y a du « je », du « il », des personnages, figures, symboles, et le « tu » n'est peut-être pas la femme à laquelle on pense. *Simple Twist of Fate* semble revenir sur sa brève idylle avec Suze Rotolo.

Le quatuor infernal de *Lily, Rosemary & the Jack of Hearts* (le quatrième étant le personnage nommé Big Jim) pourrait être une variation de celui, réel, que formèrent les sœurs Baez, Joan et Mimi, Richard Fariña et Dylan lui-même, dans le rôle du valet de cœur (le *Jack of hearts*) évidemment. Un valet de cœur ailleurs cruel, en douceur (*You're a Big Girl Now*) ou en fureur (*Idiot Wind*). Jonglant comme il peut avec des sentiments contradictoires. Mais rarement aussi direct et fragile que dans *If You See Her, Say Hello*, sorte de mise à jour amère d'une de ses premières chansons d'amour, *Girl From the North Country*. Mais plus encore que les intentions (à jamais mystérieuses) de l'auteur ou les interprétations (forcément douteuses) de l'auditeur, c'est la manière dont Dylan vit ses textes qui fait de *Blood On The Tracks* une œuvre intimement, intensément personnelle.

3. On nous offre un strapontin dans le studio

La fabrication de *Blood On The Tracks* est devenue aussi légendaire que l'album lui-même. Quatre jours en septembre à New York. D'abord avec Eric Weissberg et son groupe Deliverance, congédiés illico – on ne les entend que sur *Meet Me In The Morning*. Seul Tony Brown est conservé à la basse ; on lui adjoint Buddy Cage (steel guitare) et l'organiste Paul Griffin, une vieille connaissance des années 1965. Dylan voulait rameuter aussi Mike Bloomfield, mais celui-ci a jeté l'éponge en constatant que tous les morceaux étaient dans la même tonalité. De fait, les séances new-yorkaises produisent une première version de l'album largement acoustique et un peu austère.

C'est l'avis de David Zimmerman, qui propose à son frère Bob de le réenregistrer avec des musiciens qu'il se fait fort de réunir à Minneapolis. Quatre autres jours en décembre. Ces cinq glorieux méconnus donnent à *Tangled Up In Blue* ses guitares sonnantes, à *Lily, Rosemary & the Jack of Hearts* son tempo trépidant, à *Idiot Wind* son souffle de tornade, là où le venin des phrases était porté par une douce brise.

En parcourant les six CD du coffret, on note que seuls *Simple Twist of Fate* et *Buckets of Rain* – rare moment détendu de l'ensemble – n'ont pas changé en cours de route. *Meet Me In The Morning* (d'abord travaillé sous le titre *Call Letter Blues*) était au départ un blues élémentaire et *You're Gonna Make Me Lonesome When You Go* avait une couleur bluegrass plus prononcée. Même si elles diffèrent peu de l'une à l'autre, on prend un plaisir un peu voyeur à épilucher les versions de *Shelter From The Storm*, tant leur dépouillement fait entendre un Dylan proche à la fois de l'oreille et du cœur des mots. Quant au seul morceau bonus, *Up To Me*, on comprend pourquoi il fut écarté du programme : c'est celui qui vend la mèche, similaire à trois autres titres au moins (*You're Gonna Make Me...*, *You're a Big Girl Now* et *Tangled Up In Blue*) et suggérant qu'ils se ressemblent tous. Mais on ne se lasse pas de leurs nuances.

4. On entend revenir toutes les voix du Dylan 60's

Après sa convalescence post-traumatique, Dylan ressuscitait fin 1967 en faisant patte de velours et voix feutrée sur *John Wesley Harding*. Celle des albums suivants, de *Nashville Skyline* en *New Morning*, restait comme assourdie. Elle finit incidemment par plaire à ceux que son timbre nasillard exaspérait, mais faisait à des fans de plus en plus nostalgiques l'effet d'un chanteur sous l'effet d'un sirop pour la toux. *Planet Waves* (1973) commençait à en réveiller les reliefs mais la tournée de l'année d'après fut décisive. En revisitant son ancien répertoire dans des salles de grande capacité, Dylan retrouva le goût du papier de verre. Sur les morceaux de *Blood On The Tracks*, et c'est encore plus flagrant dans la perspective détaillée que donne ce coffret, l'éternel caméléon se réconcilie avec la voix du folkeux encore farouche de *Freewheelin'*, et toutes celles qui suivent : l'amertume entre deux eaux

de *Another Side*, l'exubérance joyeuse de *Bringing It All Back Home*, la morgue souveraine de *Highway 61*, la fatigue enrouée de *Blonde On Blonde*. Quand on le croit plus posé, plus en maîtrise, il lâche la bride, flanche ou déraile et c'est toujours et plus que jamais lui, vocaliste atypique s'il en est.

5. Le coffret casse un mythe et laisse le mystère entier

Tant qu'il n'existait que l'album officiel, certains fans sectaires pouvaient affirmer que le « vrai » *Blood On The Tracks* n'était pas celui que l'on croyait. En somme, si on avait laissé faire Dylan, les séances de Minneapolis n'auraient pas existé et son quinzième album aurait été une production exclusivement new-yorkaise. Le pirate *The Real Blood On The Tracks* matérialisait ce fantasme pour initiés. Hélas, son écoute confirmait tout le bien qu'on pensait déjà des arrangements même bancals de *Tangled Up In Blue* ou *Idiot Wind*. Il y a bien sûr l'attachement presque animal qu'on porte à la forme d'un objet tel qu'on l'a découvert la première fois, et pratiqué assidûment. Mais il ne s'agit pas que de cela. *Blood On The Tracks* avait viscéralement besoin de ces nuances, de cette palette sonore, de cette variété – scories comprises. Les tâtonnements dont témoigne ici l'accumulation des prises n'incitent pas à changer d'avis. Cette somme exhaustive offre juste un portrait plus sensible encore de l'auteur au travail, un aperçu de son *work in progress*, entre la rapidité d'exécution qui lui est chère et l'urgence presque fébrile à coucher ces mots là en musique. Plus sensible mais non moins flou, puisque décidément c'est là qu'il est sans égal.

fff *More Blood More Tracks*, coffret 6 CD, Sony, 99,99 €. Egalement disponible une version simple en 1 CD ou 2LP.